

Zeitschrift: Cahiers du Musée gruérien
Herausgeber: Société des Amis du Musée gruérien
Band: 8 (2011)

Artikel: Cécile Gex Robadey. Enseignante au pays des cèdres
Autor: Philipona Romanens, Anne
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1048141>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Cécile Gex Robadey. Au sol, la malle-cabine de son voyage au Liban.
© Mélanie Rouiller

Cécile GEX ROBADEY

Enseignante au pays des cèdres

En 1946, à vingt et un ans, Cécile Robadey, de Bulle, part au Liban pour travailler comme institutrice dans une famille. Elle garde un souvenir lumineux de son séjour de deux ans et demi au pays des cèdres. Pourtant, il y a plus de soixante-cinq ans, ce n'était pas facile de partir aussi loin. Témoignage d'une expérience hors du commun.

Quels souvenirs conservez-vous de vos années de formation ?

Après l'école primaire et l'école secondaire à l'Institut Sainte-Croix, j'ai suivi deux ans d'école normale. Je n'ai pas terminé ma formation d'institutrice, car il n'y avait alors pas de travail, mais j'ai reçu une attestation pour enseigner le français. Entre-temps, la guerre a éclaté et j'ai travaillé comme téléphoniste à la Centrale téléphonique de Bulle, sise au premier étage de la poste, qui se trouvait alors au 12, avenue de la Gare. Le travail ne manquait pas, car il y avait beaucoup de militaires à Bulle et dans les environs. Puis le téléphone est devenu automatique, et on m'a proposé de travailler dans d'autres villes. Mais la guerre était finie et, avec mon amie Myriam, nous avions un rêve : partir !

Quelle destination avez-vous choisie ?

L'Europe était en ruines. Impossible d'aller en Espagne ou en Angleterre, comme d'autres jeunes filles l'avaient fait avant la guerre. Quant à la Russie et aux pays de l'Est, on n'y pensait même plus, tant ces pays avaient souffert de la guerre !

Nous avons entendu dire que l'école de nurses de Bertigny à Fribourg avait des contacts avec des familles libanaises qui cherchaient des jeunes femmes pour travailler au Liban. Certaines demandaient également des institutrices. C'est comme ça que nous avons trouvé nos places.

Nous sommes alors allées en train à Paris, où nous avons passé une douzaine de jours, puis à Marseille pour prendre notre bateau, le *Providence*. Le voyage a duré huit jours,

avec une escale d'un jour à Alexandrie. Là, premier choc des cultures : la vie, les gens... tout nous emmenait dans un monde que nous ne connaissions pas encore.

Arrivées à Beyrouth, nous avons trouvé la ville lumineuse et féerique. Nous avons été accueillies chaleureusement dans nos familles. Le lendemain, nous devions nous présenter à l'Ambassade de Suisse pour régulariser notre situation.

Comment se passait le travail sur place ?

La famille qui m'accueillait faisait partie de la communauté chrétienne maronite. Le père était médecin et fut un temps ministre de la Santé et de la Culture. Il travaillait beaucoup. Je m'occupais de quatre enfants. L'aînée, Nada, avait treize ans ; puis suivaient trois garçons de onze, neuf et cinq ans. La fille allait à l'école chez des religieuses, les Dames de Nazareth, comme c'était le cas pour beaucoup de familles chrétiennes. Les garçons suivaient l'école laïque. Le plus petit, vu son âge, ne parlait pas encore le français.

Les jours de classe, je m'occupais des enfants après l'école. Nous passions les jours de congé ensemble. Pendant l'été, à cause des grandes chaleurs, l'école était fermée du 20 juin à la mi-octobre. Les familles relativement aisées de Beyrouth passaient la saison dans les propriétés qu'elles avaient à la montagne. Là, j'enseignais aux enfants tous les matins, de 9 heures à midi.

J'ai noué des liens très étroits avec la famille. J'avais l'entière responsabilité des enfants. C'est moi qui discutais avec les enseignants, moi qui grondais les enfants s'ils n'avaient pas bien travaillé. Je me suis beaucoup attachée à eux. Et c'était réciproque.

J'ai beaucoup visité le Liban avec les enfants et la famille. Nous avons été dans tous les lieux à voir. Les nombreux sites archéologiques, Baalbek, Byblos, Qadisha, la région

des Salines, la forêt des cèdres... Ce pays est magnifique. Je suis aussi allée jusqu'à Damas et en Israël.

J'étais également invitée dans la famille ou chez les amis. J'étais « Mademoiselle Cécile », toujours considérée par tous les membres de la famille.

Quelles images conservez-vous de Beyrouth ?

Le mercredi après-midi était mon jour de congé. Avec Myriam, dont la famille habitait une rue voisine, nous parcourions la ville et allions visiter des amis. Nous nous voyions aussi lorsque les enfants étaient à l'école.

Beyrouth était une ville fascinante. Il n'y avait pas de danger à se promener dans la ville. Je me souviens que lorsque le *Providence* revenait à Beyrouth, environ toutes les six semaines, nous étions invitées, Myriam et moi, à souper au port avec les membres de l'équipage que nous avions rencontrés sur le bateau. Nous rentrions vers minuit, à pied, sans inquiétude. Beyrouth était une ville où il faisait bon vivre.

Nous allions aussi nous promener dans les souks. Là, le dépaysement était grand. La partie de la ville où nous habitions était proche de la séparation entre les quartiers chrétiens et musulmans. Ces derniers étaient pour nous très pittoresques. Quelques images me sont restées : les hommes fumant le narguilé assis autour de petites tables, le travail des artisans, le cri des vendeurs ambulants poussant leur âne devant eux. La misère aussi, surtout dans la ville ancienne. Je n'ai pas souvenir de problèmes politiques. La société était mélangée entre les musulmans sunnites, chiites et druzes et les chrétiens maronites, mais aussi orthodoxes et coptes. Je me souviens par contre des premiers réfugiés palestiniens qui sont venus au Liban à la suite de la guerre d'indépendance



d'Israël en 1948. J'avais des amis chrétiens et des amis musulmans. Les deux communautés vivaient ensemble.

Je n'ai pas appris l'arabe. C'était difficile et j'étais là pour parler le français. Dans les milieux où j'évoluais, tout le monde le parlait. Ce n'était donc pas un problème pour moi. Par contre, certains employés de la famille ne parlaient qu'arabe.

Avez-vous noué des amitiés sur place ?

Mon retour, prévu après deux années, fut repoussé de quelques mois. Je me plaisais à Beyrouth et mon amie Myriam s'était mariée avec un Libanais. Puis je suis rentrée, car je manquais à ma famille.

Je ne suis jamais retournée au Liban. Deux fois, j'ai eu le projet d'y aller, mais la vie en a décidé autrement. Puis la guerre a éclaté, anéantissant mes projets de voyage. Myriam, mon amie, avec laquelle je suis restée très liée, est revenue en Suisse pour s'y installer définitivement avec son mari.

J'ai toujours gardé des contacts avec la famille, surtout au travers de Nada, la fille aînée, qui n'avait que huit ans de moins que moi. Nous nous sommes écrits régulièrement. Comme elle venait souvent en Europe, nous avions l'occasion de nous revoir. Encore aujourd'hui nous nous voyons, car elle vient me trouver lors de ses séjours en Suisse.

Je garde un merveilleux souvenir de mon séjour. Je me suis sentie bien à Beyrouth. La gentillesse et l'accueil des gens étaient exceptionnels. Je ne garde aucun mauvais souvenir de cette période. J'étais jeune, et aussi insouciante. Je me sentais privilégiée, j'avais accompli mon rêve de voyage. Une riche expérience que j'ai gardée toute ma vie.

Propos recueillis par Anne Philipona Romanens